

DORZÉ



Connu en Europe pour sa musique vocale et polyphonique, Dorzé est un village sur les hautes terres d'Éthiopie (2700 m) dans la région des grands lacs, à 500 km au sud d'Addis Abeba. La route qui y mène change brusquement en une pente abrupte, un lit d'un torrent invisible qui aurait charrié des tonnes de cailloux et de rochers.

A l'horizon « le pont des dieux », chapelet étroit de collines entre les lacs de cratère Abaya et Chamo.

Autour les cultures en terrasse avec ses transparences de vert tendre. Poser ses pieds en Afrique et retrouver ses premiers pas d'enfant...

C'est aussi regarder un peuple marcher, et réapprendre un peu de cela. C'est aller à la source boire au filet d'eau qui deviendra rivière, fleuve et mer. A Dorzé, les pluies d'altitude tracent les chemins des hommes et les ravinent. Revenir sur ses traces ou sur celles de l'eau participe du même acharnement à creuser son lit.

Poser ses pieds en Afrique et laisser venir la fraternité... Quand elle s'offre dans le rire et le chant des enfants, dans la poignée d'herbe fraîche que l'on coupe et jette au sol pour annoncer la cérémonie du café, dans l'échange de bols avec Bélanech Beyéné, potière rencontrée en ce jour de marché.

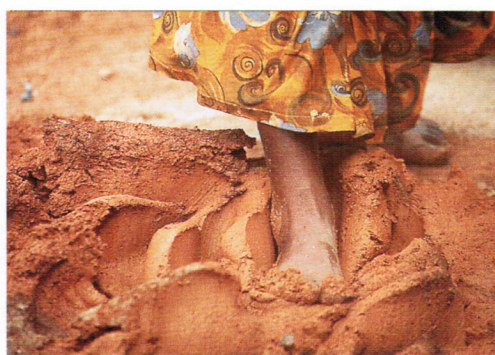
La place bourdonne comme une ruche gonflée de miel. Au sol, des nuages de coton, des carrés de piments, des grandes jarres noires au col mouillé de lait ou de tala.

Poser ses pieds en Afrique... Les bras ouverts comme les ailes d'un cormoran.

Brigitte Marionneau

*Ce voyage en Éthiopie a eu lieu du 25 octobre au 17 novembre 1995 dans le cadre préparatoire de la 5^e Rencontre Internationale céramique de La Borne. (Voir p. 64)

Village de potières et de tisserands en Ethiopie



Préparation de la terre à Dorzé

Mélange d'une terre rouge et d'une terre brune à parts égales. Apport de 30% de dégraissant dont 20% de débris de roches et 10% de tessons pilés de pots cassés. (le dégraissant facilite le séchage rapide des pièces, diminue le retrait au séchage et améliore la résistance au choc thermique lors de la cuisson).

Extraction

Une argile rouge est recueillie à flanc de colline dans le village. Elle contient des fragments de roche altérée qui se délitent facilement à la main et constituent de ce fait les 2/3 du dégraissant. Elle est ensuite mise à sécher au soleil avant tamisage. Une argile brune, de meilleure plasticité, est extraite assez loin du village, en contrebas, près de Téguitcha. Elle est ramenée à dos de femme et stockée dans la cour. Ensuite compactée à l'aide d'un galet sur une meule en pierre, elle est découpée en lamelles à l'aide d'une tige de fer plat puis mise à tremper une nuit entière dans le fond d'une grande jarre.

Pétrissage

La potière répand au sol une couche fine de cendres délimitant ainsi l'aire de préparation. L'argile rouge est alors tamisée, les particules les plus grosses sont au fur et à mesure broyées sur la meule.

Puis l'argile brune détrempée est en partie déversée. La pâte est alors battue énergiquement à la main. La potière ajoute successivement terre sèche et terre humide dans les mêmes proportions ainsi que des tessons pilés, jusqu'à l'obtention d'une pâte à consistance voulue. Enfin elle pétrit au pied à la cadence du corps. Une partie de la pâte ne reposera que peu de temps car le façonnage des premiers pots commencera dans la journée.

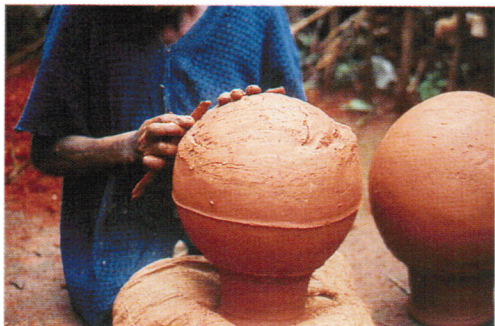
Façonnage

Montage

En deux temps avec raffermissement intermédiaire.

1. La potière tranche avec ses pouces une quantité de terre nécessaire au montage du pot et la pétrit sur la meule. Des carrés de feuilles de faux-bananières ont été découpés et posés au sol pour recevoir les mottes. Elle en prépare ainsi une dizaine à l'avance, en toulant la terre sur elle-même, les pouces à l'intérieur du cône, créant déjà le centre du pot.

2. Creusée du poing en son centre, la terre est étirée en partant du bas vers le haut, en oblique. La potière est debout et tourne autour. Elle remonte assez de terre pour recommencer un deuxième étirage, tout en resserrant les parois. La main droite est à l'intérieur tandis que la gauche l'accompagne à l'extérieur et soutient la paroi. Les impuretés sont enlevées au fur et à mesure de l'étirage. 4 à 5 cm d'épaisseur de terre sont laissés dans le fond pour former dans un deuxième temps la base arrondie.



3. Le bord est égalisé entre les doigts (pouce-index, index-majeur), la lèvre lissée avec un linge humide. La paroi est retendue régulièrement de l'intérieur avec la *kaisha* (écorce d'une graine d'arbre de 10 cm, servant d'estèque). La base du col est formée par l'index qui détermine à la verticale sa hauteur, dans un mouvement circulaire.

4. Le lendemain, la potière racle la paroi extérieure avec une lame de bambou puis gonfle la forme de l'intérieur avec la *kai-sha*, enfin galbe le fond en poussant la terre de l'intérieur.



Le décor

Le décor des pots pour conserver l'eau, le lait ou la *tala* (bière d'orge) consiste à poser des anneaux de terre en relief sur le col ou le ventre des récipients, à fixer parfois une ou des oreilles (*djoro*) pour faciliter l'enroulement de la corde autour du col et le transport à dos de femme.

Le décor de fin de façonnage est un décor gravé à l'aide d'un petit bâtonnet, au bout duquel sont fixées deux pointes courtes. Il s'agit d'une double ligne de points imprimés dans la pâte : bandes horizontales autour du col et du pied, en demi-sphères sur le ventre. Les récipients sont polis intérieurement et extérieurement avec un petit galet.

Traces de cuisson : zones réduites au point de contact avec le combustible.

Déroulement de la cuisson

Au petit matin, jour de marché, les potières préparent le foyer dans la cour de leur maison. Le sol est balayé puis recouvert de feuilles de faux-bananiers.

Après vidage d'un panier de cendres de la cuisson précédente, plusieurs couches de fagots sont ajoutées successivement, de manière à construire un lit de branches (2 m de diamètre) sur une épaisseur de 50 cm en spirale, calé au sol par de grosses pierres : – 1 fagot de brindilles d'eucalyptus sans feuilles – 2 fagots de bois fin – 1 fagot de bois moyen (eucalyptus, bambou, faux-bananier) (*baharzaaf*, *karlka*, *ensete*) – 1 fagot de gros bois (bûches éclatées d'eucalyptus) – 1 fagot de grosses brindilles.

La potière installe au centre ses pots préchauffés, remplis de braises. Les grands plats (*métade*) sont placés autour et dessus. 6h 40 - Le feu est mis aux brindilles.

Un gros tas de feuilles de bambous est jeté sur l'enfournement et atteint 40 cm d'épaisseur herbes sèches de cuisson : elles jouent le rôle à la fois de combustible mais aussi de voûte de four.

8h - Le four fume encore.

9h 30 - Les poteries sont retirées du foyer à l'aide d'un bâton puis aspergées avec un tampon de *sisale* (fibre) d'un vernis végétal, extrait de l'*ensete*, *bulla* (amarique) ou *itima* (dorziénien). Le fond des récipients destinés à la cuisine sur le feu sont recouverts d'une fine couche de bouse de vache.



Pot à viande *Chel-é* verni par Motsouké Mentsa



Photographies de Bernard Faye et Brigitte Marionneau

La danse de la potière



Fin de cuisson au village des Othellos.

Le touriste pressé ne voit de Dorzé que les quelques cases de *Ltchikat* ordonnancées autour de la place du marché où des chèvres plaintives broutent à la hâte les fibres mâchées de la canne à sucre et les lambeaux de feuille d'*ensete* qui jonchent le sol.

Au delà de la place, on aperçoit le cône noirci par la fumée et les intempéries des cases de bambou, si caractéristiques du pays Gamou, et que cachent partiellement les palmes opulentes des *faux-bananiers*. Il faut un peu de curiosité pour pénétrer dans les ruelles adjacentes où les marques d'érosion laissent briller sous le soleil des hauts-plateaux, la trame rouge du sol latéritique sur la pelouse aussi verte que peut l'être la jeune herbe au printemps.

Et il faut insister encore plus pour découvrir derrière les palissades de bambou tressé, le travail des artisans. Si le cliquetis des métiers à tisser permet d'identifier à coup sûr les tisserands dont la renommée a dépassé depuis longtemps les hauteurs d'Arba Minch, rien ne laisse supposer la présence familière de ceux qui travaillent la terre, hormis la fumée épaisse qui s'envole en panache au-dessus des palissades à l'aube des jours de marché.

Il faut un minimum d'opiniâtreté pour pénétrer dans les enclos et participer au cycle du travail des potiers. Mais le spectacle est à la hauteur de l'insistance du visiteur.

Tout semble commencer par une danse. Les pieds nus de la potière s'enfoncent dans le tas d'argile ocre selon une gestuelle rythmée que marquent les mouvements légers de sa robe. Le buste et les hanches suivent l'allure alors que la terre s'imprègne de toutes les formes imposées par la plante des pieds. Il y a du charnel dans cette activité, comme si la femme faisait corps avec la terre qui déjà macule ses jambes et le bas de sa robe.

Plus tard, elle se saisit fortement d'un bloc d'argile et la danse continue avec les bras et les mains pour acteurs. Le buste accompagné de la tête reprend ses saccades régulières et on entend imperceptiblement le

ahanement des efforts à chaque coup de rein. La résistance de la terre paraît céder peu à peu sous la pression des mains pour devenir cette masse souple que creuse le poing fermé.

Vient ensuite le troisième mouvement de danse comme une sorte de valse autour du bloc de terre, le dos courbé, les jambes tendues, les mains terreuses dont les doigts, en gestes précis et mesurés, confèrent peu à peu à la masse d'argile primitive, la forme galbée d'un *tchéllé* ou d'une *djavanna*. Par petits pas glissés, rapides, la potière tourne autour du pot en formation. La masse d'argile semble naître spontanément de cette danse étonnante. Par instant, le mouvement cesse et la potière se relève pour soulager ses reins et apprécier l'avancée du travail. Négligemment, elle passe le dos de sa main sur son front pour essuyer trois gouttes de sueur, laissant au passage quelques traces d'argile sur son visage. La terre, ainsi collée à ses pieds, ses mains et son visage, lui confère la beauté impressionnante d'une humanité imprégnée des forces vives de la Nature. Puis, la valse recommence pour un temps modulé par la finition de l'objet.

Encore plus tard, au lever d'un autre jour, alors que déjà sur les sentiers défilent les paysannes et les artisans qui se rendent au marché, une autre danse anime les enclos de potières : la danse du feu. Quand les flammes se sont dissoutes dans la cendre et la fumée dissipée dans les nuages de l'aube, armées de bâtons pour éviter de se brûler, les potières retirent une à une de la braise les poteries encore fumantes, puis les imprègnent de jus d'*ensete* pour leur donner cette patine appréciée des utilisateurs. A peine refroidies, encore gluantes, les poteries sont emballées astucieusement, et le lourd bagage est chargé sur le dos des jeunes femmes. Elles se dirigent, les reins bâties comme un mulet, vers la place du marché qui à cette heure-là se remplit des bruits, des gestes et des odeurs émanant des échanges de paroles et de biens.

Plus tard, la danse recommencera...

Bernard Faye